

Transcription de l'entretien avec Ginette BLANDIN

Enregistré à son domicile à Rezé, par Cécile Liège

le 18 avril 2011

[0'00"00] – Les origines

Ginette Blandin : Je me nomme Ginette, de mon nom de jeune fille Lusteau [PHON]. Je suis née le 18 avril 1937 à Trentemoult, et surtout dans la maison où maman est née à Trentemoult. Donc je suis une pure Trentemousine. Et mes grands-parents : mon grand-père était originaire de Trentemoult et ma grand-mère était originaire des Couëts, c'est-à-dire Bouguenais, qui était à l'époque la commune d'à côté.

Cécile Liège : Que faisaient vos parents ?

GB : Maman ne travaillait pas quand je suis née parce qu'elle était trop jeune. Disons que j'étais une « *Trop tôt venue !* » Et mon père travaillait dans les Chantiers. Ça s'appelait les Messageries autrefois. En face de Trentemoult. Les Chantiers de la Loire. Il y avait les Chantiers Dubigeon et les Chantiers Messageries. Il était ouvrier.

[0'01"08] – Le logement de son enfance

GB : A Trentemoult, moi j'habitais rue Boju, une petite rue. Dans cette maison, j'ai vécu quand même assez longtemps étant donné le jeune âge de mes parents, ce sont mes grands-parents qui m'ont surtout élevée.

CL : Parce que la maison, c'était chez vos grands-parents ?

GB : C'était chez mes grands-parents. Y avait mes grands-parents, mes parents et, ben, les nouveaux. Il y avait même également un cousin, avec qui j'ai été élevée pratiquement, qui était le fils du frère de papa. Et on était vraiment là, tous en famille dans cette maison.

CL : C'était une grande maison ?

GB : Une maison à étages bien sûr. Il y avait trois chambres, une grande pièce au rez-de-chaussée, une cuisine, un débarras. Et à l'époque il y avait ce qu'on appelle le caveau. Où il y avait, pour faire la lessive, vous savez les chaudières, une marmite qu'on faisait le feu en dessous pour faire la lessive. Les toilettes étaient là dans ce petit caveau. Et la pompe à l'extérieur qui était le seul... la seule issue d'eau. La partie de Trentemoult, c'était en face, il y avait une école autrefois, l'école Sainte-Bernadette. Sainte-Bernadette, qui a été transformée en chapelle, et qui maintenant a été rasée. Et ça a été ma première école.

[0'02"25] – Enfance à Trentemoult

GB : Tout dépend de l'âge. Où j'ai le plus de souvenirs, c'est à partir de l'âge de 8-10 ans si vous voulez. Non, peut-être plus tôt. Les souvenirs à l'époque, on vivait en famille. Et on vivait beaucoup dans les quartiers. On était des quartiers très très solidaires. Je me souviens qu'on vivait pratiquement qu'avec les voisins. Trentemoult, de par sa configuration, ses petites ruelles ou autre, on savait toujours tout ce qui se passait chez le voisin. Quand tout allait bien, quand tout allait mal, quand il y avait des scènes de ménage. Et le dimanche, il n'y avait ni télé, ni voiture, ni toutes ces choses-là. On prenait les barques et on partait en barque pique-niquer. On allait un peu plus loin de la Loire. J'estime pas tellement la distance mais on allait en barque. On allait en famille pique-niquer et c'était comme ça que les dimanches se passaient. Et nous, en tant que gamins, on jouait dans les champs, on jouait à cache-cache, on jouait. C'étaient des plaisirs simples mais c'était une très belle enfance.

CL : Vos copains, c'était ceux du quartier ?

GB : C'était ceux de Trentemoult parce que c'était des quartiers mais Trentemoult était un tout. On était tous solidaires, nous les enfants, comme nos parents. Nous on ne faisait jamais de différences entre les classes. Trentemoult était riche d'ouvriers, de capitaines au long cours, de descendants de capitaines au long cours, ben il y avait aucune différence entre nous. On jouait ensemble dans les rues et ainsi de suite. On ne se posait même pas la question : « *Toi tu es le fils de qui ? pourquoi ? et comment ?* » Et on a tous un très très bon souvenir de notre enfance à ce niveau-là.

[0'05"18] – Souvenirs d'école à Sainte Bernadette

CL : Il y avait le privé et le public, vos parents on fait un choix ?

GB : Non, ça n'a pas été un choix parce que, moi, c'était l'école qui était en face de la maison. Et j'étais vraiment gamine, vraiment petite, c'est là que j'ai commencé à lire et à écrire. Et c'étaient pas des sœurs à l'époque. C'était une institutrice libre. C'était pas un choix, c'étaient les circonstances. L'école Jean-Jaurès était de l'autre côté de Trentemoult, et je pense que c'était plus de commodité pour ma grand-mère de me mettre là. Les bons souvenirs que j'ai de cette école, c'est quand on nous donnait une récompense, on nous donnait la croix à l'époque. J'étais à l'époque une bonne élève. J'avais été malade à un moment et il est évident que je ne pouvais pas avoir la croix parce que j'avais été absente. Alors j'étais très mécontente, alors à la sortie de la classe, j'ai volé la croix de la petite copine à côté de moi. C'était pas normal que moi aussi, je l'avais pas. Voyez-vous, c'était déjà un trait de caractère.

[0'06"42] – Les loisirs d'enfant – le nid

CL : Est-ce que vous aviez des occupations ? Le patronage ?

GB : Ce qui était très enrichissant pour nous à cette école Sainte-Bernadette, il y avait deux dames de Trentemoult, qui étaient à l'époque des dames patronnesses, qui étaient des dames bienfaitrices. Et qui avaient organisé une réunion tous les jeudis, parce que c'était tous les jeudis à l'époque et qui s'appelaient le Nid. Et tous les enfants de Trentemoult qui voulaient bien aller au Nid y participaient. Et là, on nous apprenait à coudre, à broder bien entendu, on nous apprenait le catéchisme, ça surtout, c'était aussi important. Mais c'était très enrichissant à tout niveau. Moi un jour j'ai eu une réflexion qui m'a marquée, qui me marquera toute ma vie, que je me souviendrai, c'est que Mademoiselle Boju [PHON] me dit en arrivant : « *Mais Ginette, tu es en deuil de ton chat.* » J'ai dit : « *Mais je n'ai pas de chat.* » « *Mais si, regarde tes ongles comme ils sont noirs. C'est parce que tu es en deuil de ton chat.* » Depuis ce jour-là, j'ai rarement eu les ongles sales. Et dans ce Nid, on nous apprenait à coudre mais d'une façon... c'était un enseignement. On nous avait organisé un concours de poupées. On n'avait pas de poupées à l'époque. Donc c'étaient des poupées de chiffon qu'elle nous avait appris à faire. Il y avait un patron avec modèle. J'étais ravie parce que moi j'avais eu le premier prix. Pour une bonne raison, c'est qu'à l'époque j'avais une voisine qui avait des cheveux naturels, des grands cheveux. Et quand elle avait su que je faisais ce concours de poupées, elle s'était coupé une mèche de cheveux pour me la donner, pour mettre à ma poupée. Il est évident que j'avais une longueur d'avance sur les autres, vous vous rendez compte, il y avait des cheveux naturels ! Et la récompense était une boîte, on dirait une boîte de chocolats aujourd'hui, mais qui était vide. Mais c'était la boîte, et c'était super, c'était merveilleux, c'était un cadeau splendide.

CL : Il y avait du sport ?

GB : C'était pas du sport mais elle avait mis en place une bibliothèque. Donc il y avait de la lecture, on nous apprenait la broderie, la couture. Et puis beaucoup de leçons de moral. C'était une éducation qui était... qui marque.

CL : Vous aviez quel âge à ce moment-là ?

GB : Sept-huit ans.

[0'09"16] – La seconde guerre mondiale

GB : Ce qui a été réel, c'est ce que nous avons subi, c'étaient les bombes qui tombaient. Surtout là, sur Trentemoult, c'était pas forcément Trentemoult, c'était Chantenay, c'était en face, de l'autre côté de la

Loire. On a vu de l'autre côté de la Loire des bateaux coupés en deux. On a vu les chantiers en feu de l'autre côté alors que nous, on était à peu près préservés. Bon après ce qui nous a frappés aussi ce sont tous ces Allemands dans les rues. Quand on est gamines et qu'on voit tous ces Allemands, qui passent qui font du bruit, avec leur autorité ou autre. Si bien que mes parents avaient décidé de partir comme beaucoup d'autres. Pour aller où ? Pas bien loin : à Bouaye. Alors à Bouaye, je ne sais pas si on était plus en sécurité qu'à Trentemoult parce qu'on se rapprochait de Château-Bougon. Et quand Château-Bougon a été bombardé, c'était vraiment un feu d'artifices que l'on voyait, nous, à Bouaye. Alors à Bouaye, on avait été accueillis par une dame qui possède une propriété. Mais on avait été accueillis dans les dépendances. Nous étions avec une autre famille. Nous étions deux familles, qui avaient deux enfants. Et moi j'étais seule à l'époque. Et on avait deux grandes pièces. Alors un souvenir d'enfance qui m'a frappée et dont je me souviens. On n'avait pas de jouets à l'époque. Et quand on est partis comme ça, il n'était pas question d'emmenager des jouets d'enfants, ça n'existait pas. Par contre je possédais une vessie de ballons. Et on jouait avec mes petits camarades avec cette vessie de ballon. Jusqu'au jour où les Allemands sont venus dans cette propriété. Alors ils nous ont laissé dans la grande pièce à côté. Ils occupaient le logement avec la dame qui était propriétaire. Et évidemment, ils circulaient partout dans le parc et dans les prés. Et un jour, je cherchais ma vessie de ballon partout, je ne la trouvais pas. Et, ce qui nous a marqués, c'est qu'un jour, on a vu les Allemands passer dans un camion. Ils avaient pris ma vessie, ils l'avaient coupée en deux et ils l'avaient mise sur la tête. Pour nous, enfants, c'était scandaleux, c'était épouvantable, que le seul jouet qu'on avait, cette vessie de ballon... qui avait été prise par les Allemands, coupée en deux. Ils en avaient fait un jouet mais d'une autre façon. Ça c'est un souvenir qui nous a aussi marqués. Les souvenirs, ce sont surtout les bombardements. La nuit où Château-Bougon avait été bombardée, là où c'était un vrai feu d'artifice partout.

CL : Il y avait des endroits où vous cacher ?

GB : Non, on ne se cachait pas. En parlant d'endroit où se cacher, quand j'étais plus jeune, ma grand-mère faisait des ménages. Elle faisait des ménages chez une dame où elle m'emmenait tout le temps. Et là, par contre, il y avait une cave. Et quand il y avait la sirène, qu'il y avait les bombardements annoncés, on descendait à la cave. Sinon, le souvenir, c'est un souvenir personnel aussi, je ne sais pas si c'est très intéressant. Le jour où nous avons déménagé pour partir sur Bouaye, il y a eu une alerte. Il a fallu qu'on aille se réfugier dans les prés, dans les champs avant de partir. Le déménagement se faisait en charrette avec un cheval. C'était pas autre chose. Et en allant dans les champs, on se mettait dans les fossés pour essayer de se garantir. Maman me poussait, me poussait toujours dans le fossé. Mais elle se rendait pas compte qu'elle me poussait dans les orties. Alors là je criais, je pleurais, j'hurlais. Elle croyait que c'était parce que j'avais peur. Mais pas du tout, c'était parce que les orties me piquaient très sérieusement.

[0'14"01] – L'école après la guerre

GB : Sinon, au retour de la guerre, quand c'était terminé, que nous sommes rentrés ici, là je n'ai plus fréquenté l'école de Trentemoult parce que là, j'avais l'âge de rentrer directement à Rezé.

CL : Vous alliez où ?

GB : Alors là, à la rue Georges-Grille, qui est l'école Alexandre et Yvonne Plancher aujourd'hui, qui était l'école des filles. Du bourg. Qui était l'école laïque.

CL : C'était un choix d'aller à l'école laïque ?

GB : Ah oui, là c'était un choix. Tout à fait. Mes parents étaient des laïcs. La scolarité s'est passée normalement. On avait une institutrice, Madame Plancher, qui était la femme de l'ancien maire, qui était extraordinaire. Qui était vraiment... C'est une période où j'étais assez dissipée d'ailleurs. C'est-à-dire que j'étais un petit peu espiègle. Il y a une petite histoire que je peux raconter. De Trentemoult, on allait à l'école à Rezé. On y allait à travers champs parce qu'il n'y avait rien, c'était que des champs de Trentemoult à Rezé.

CL : Vous y alliez à pied ?

GB : Bien sûr qu'on y allait à pied ! On mettait 20-25 minutes. C'était que des champs, on traversait directement. C'était quelquefois rude l'hiver. Mais l'été c'était bien parce qu'il y avait les foins qui

étaient faits, et on s'en donnait sur les tas de foin autant qu'on pouvait !

CL : Vous y alliez à plusieurs ?

GB : Oui, bien sûr. On allait toujours entre copains, entre camarades.

CL : C'était le pédibus avant l'heure ?

GB : Tout à fait. Mais n'on avait pas besoin d'être encadrés à l'époque. Et puis il n'y avait pas de danger. Tout au moins on n'estimait pas le danger. Pas ce qu'on retrouve aujourd'hui, c'est incomparable. On a connu justement sans route. Et quand la route de Pornic a commencé à se construire, c'était l'âge où on faisait du patin à roulettes sur la route en construction. Alors la petite anecdote, ça a quand même marqué aussi. Etant donné que j'étais un petit peu espiègle. Pendant l'interclasse de la cantine, on avait mis des tables et des chaises pour sauter pour traverser la classe, et sauter par la fenêtre dans le jardin d'après. Et on sautait d'une table, en chaise et ainsi de suite. Et puis, il y avait une bibliothèque juste au bout. J'ai manqué la fenêtre et je suis tombée sur la bibliothèque. Et sur la bibliothèque, il y avait la statue de Marianne qui était là. Et j'ai cassé la statue de Marianne. J'étais très embêtée mais j'ai été quand même honnête. J'ai pris les morceaux de la statue de Marianne et je suis allée frapper à la porte de Monsieur et Madame Plancher, les directeurs. Monsieur Plancher a éclaté de rire et a dit : « *Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse, remettez les morceaux là-bas.* » Mais cette petite anecdote, on s'en est remémoré plus tard, parce que la première fois où j'ai été élue de Rezé, c'était Monsieur Plancher qui était maire à l'époque. Et il a bien su me le rappeler ! Il m'a dit : « *Je me souviens quand vous êtes venue avec les morceaux de Marianne dans les bras.* » On pensait pas qu'un jour ou l'autre on se retrouverait là.

[0'17"48] – Les loisirs d'adolescente – le carnaval

GB : A cet âge-là, les occupations... Ben à Trentemoult, c'était très riche parce qu'on avait la chance, moi j'avais la chance d'avoir un oncle, Monsieur Soulas, qui était un carnavalier. Vous avez entendu parler des carnavaliers ? On avait cette chance que tous les ans, on organisait un carnaval pour Nantes, et qui était, qui a toujours remporté les prix d'honneur et les grands prix. Alors on se réunissait toujours entre copains, le soir, pour confectionner soit des fleurs, soit des costumes, soit... C'était vraiment super. On n'avait pas besoin d'aller au centre aéré. D'ailleurs, y'en avait pas. Pour nous, c'était ce qu'on attendait toujours, tout le temps, préparer le carnaval.

CL : C'était surtout à Trentemoult que c'était préparé ce carnaval ?

GB : Entièrement à Trentemoult ! On a fait défiler le premier char sur le quai de Trentemoult, où on avait organisé une petite fête des fleurs, sur Trentemoult. Et après, suite à ça, c'est des chars toujours plus importants que l'on a construit et après on allait sur Nantes. Et mon oncle et ma tante allaient tous les ans à Paris voir une opérette. Ils aimaient beaucoup les opérettes. Et le char correspondait à une opérette qu'ils avaient vue. *[Me parle d'un livre sur les carnavaliers, qui vient de sortir].*

CL : Et ça, c'était pas encadré ?

GB : Pas du tout. C'était pas encadré et on n'avait pas besoin. L'oncle faisait le char avec tous les jeunes hommes, les jeunes gens quoi. Et ma tante taillait tous les costumes. Et après, on allait faire les mi-carêmes de Pornic. On avait été à la Roche-sur-Yon, y'avait eu un anniversaire de Napoléon. Mais on se déplaçait là où on était demandés. Pas toujours avec le char. Parce que le char ne passait pas partout. C'étaient quand même des grands chars, hein.

CL : Ça a duré combien de temps ?

GB : Des années. A partir de 11 ans. Et j'étais dans la classe de Mme Plancher à l'époque où on a fait « *Violette impériale* ». « *Violette impériale* », on a fait des milliers et des milliers de petites violettes qu'on faisait tous les soirs. Et à l'époque, j'apprenais pas trop mes leçons, je pouvais pas être partout. Je pouvais pas être à faire des violettes et à apprendre les leçons. Alors un jour j'avais été interrogée par Mme Plancher, qui était super. Et puis je connaissais pas mes leçons. Alors elle me dit : « *Qu'est-ce qui s'est passé Ginette, pourquoi vous n'avez pas appris vos leçons ?* » « *Ben je peux pas tout faire Madame, je peux pas être à faire mes violettes et à apprendre mes leçons.* » Alors elle avait bien ri. C'était

l'occupation... Ça a duré bien après qu'on soit marié. Ça a duré au moins une douzaine d'années. C'était l'occupation principale des Trentemousins. Et il y avait tous les jeunes de Chantenay qui venaient. L'oncle et la tante avaient des neveux et nièces sur Chantenay. Si bien que ça s'est traduit par beaucoup de mariages entre les Trentemousins et les Chantenaisiens.

[0'22"07] – La solidarité à Trentemoult

GB : On n'allait pas au cinéma. Après, jeune fille, un petit peu plus âgée, les parents nous donnaient de quoi payer la place de cinéma et le bateau, pour traverser jusqu'à Chantenay. Sinon, non, on était... la plupart étaient des familles modestes sur Trentemoult. A tel point qu'il y avait une telle solidarité qui existait. C'était... On a vu les parents en fin de mois, partager ce qui restait, ah oui, on a vu ça très très souvent. Et en plus, chacun était attentionné à ce que l'autre faisait. Si un jour on voyait une fenêtre qui n'était pas ouverte, on s'inquiétait, on se disait : « *Qu'est-ce qu'ils deviennent, qu'est-ce qu'ils font ?* » C'était un village très uni, très solidaire, et comme je vous disais, sans distinction de classe.

[0'23"18] – Trentemoult au rythme de la Loire

GB : Il y avait beaucoup de pêcheurs. Je me souviens être allée souvent à la pêche avec mon grand-père. Mon grand-père qui était forgeron sur Trentemoult. Et qui allait à la pêche, pêche à l'alose. Et puis il y a la pêche aux civelles. La pêche à l'alose et puis après il y avait tous les filets qui étaient étendus sur la place de la Grève, où tous les pêcheurs se réunissaient là. Et moi, combien de fois je suis allée avec mon grand-père, pour étendre les filets, nettoyer les filets, mais ça, à l'époque, j'avais 8 ou 9 ans. Tout tournait autour de la Loire, c'est certain. Y'avait la pêche aux anguilles, et puis il y avait les navettes de bateaux, qui nous permettaient d'aller à Chantenay, à Nantes. Mais tout tournait autour de la Loire. Et les gens vivaient beaucoup dehors. Le soir, il faisait chaud ou autre, on allait au bout du quai s'asseoir sur les pierres, ou on discutait, on parlait avec les voisins. Et la pêche aux civelles, c'était le plat du pauvre. Aujourd'hui, c'est devenu le plat du riche. On allait avec des seaux entiers pêcher la civelle. Et puis, il y a la période des crues. Alors là, c'était formidable. Parce que gamins, on était drôlement contents. Parce qu'on se promenait dans les rues en barque. Mon grand-père avait une barque où il promenait le facteur qui faisait sa distribution de courrier. Ça c'est des bons souvenirs aussi. Alors au moment des glaces, c'était pratiquement la même chose. On essayait de traverser la glace, le Seil, qui a pratiquement disparu dans la zone avec les constructions. Et on traversait la glace pour aller à l'école à Rezé.

[0'25"20] – Les changements à Trentemoult après-guerre

CL : Est-ce qu'après la guerre Trentemoult a changé ?

GB : Au niveau du village ? non. Parce qu'il y avait peu de terrain pour reconstruire. Il y a eu quelques constructions, la nôtre en particulier. Parce qu'on a construit en face l'école à l'époque.

CL : Parce que vous avez passé toute votre vie d'enfant dans la maison où vous êtes née ?

GB : Non, pas du tout. La maison où je suis née, nous sommes restés jusqu'à mes 10-12 ans avec mes parents. Et puis après nous avons habité dans une petite ruelle qui était la rue Allain, où il y avait un petit perron de pierre où j'ai tricoté mes culottes. Parce qu'après la guerre, le temps de disponible qu'on avait, on tricotait du coton. Alors maman me faisait tricoter mes culottes en coton et mes chemises en coton. Et j'ai usé ça sur les pierres qui étaient en face de la maison. Mais c'était normal, c'était comme ça, on était heureux.

CL : Et à quoi ça ressemblait Trentemoult après la guerre ?

GB : Il y a eu quelques magasins qui se sont ouverts sur le quai. Et y'avait des cafés. Ça, il y avait des cafés à tous les bouts de Trentemoult. Et des épiceries. Il y avait plusieurs épiceries sur le quai et même à l'intérieur de Trentemoult. Comme les boulangers, on a eu jusqu'à trois boulangers sur Trentemoult.

CL : A quel moment Trentemoult a commencé à changer ?

GB : Ça a commencé à changer avec la construction de la route de Pornic. J'avais peut-être 18 ans à l'époque. Alors là il y a eu une grande influence par rapport à... parce que là, on était coupé de Rezé. Et

puis il y a eu les constructions des Leclerc, des « Confo », qui sont venus s'installer.

CL : Plus tard ça ?

GB : Pas tellement plus tard. Et qui ont fait du tort aux petits commerçants qui étaient à Trentemoult.

CL : Qu'est-ce que ça a eu comme impact sur la vie à Trentemoult ?

GB : Les gens ont commencé à fréquenter les grandes surfaces, encore que, au départ, on n'était pas... Mais il a bien fallu y venir au fur et à mesure que les petits commerces ont changé. Mais Trentemoult par lui-même, pas dans l'habitat ou dans les rues. Après la guerre, il n'y a pas eu beaucoup de possibilités de faire des travaux ni de reconstruire. Ça s'est fait petit à petit. Mais les Trentemousins ont toujours entretenu leurs maisons. Où ça s'est détérioré, c'est avec cette coupure avec Rezé, où les gens de Trentemoult, qui petit à petit, malheureusement sont partis. Les jeunes de Trentemoult, après, partaient ailleurs. Quand le Château s'est construit, il y a beaucoup de jeunes de Trentemoult qui ont acheté au Château, qui sont partis. Moi, à l'époque, je voulais faire la même chose. Et mon mari m'a dit : « *Non non, moi je veux pas partir là-bas. On arrivera bien à trouver un terrain pour pouvoir construire sur Trentemoult. Et rester à Trentemoult.* » Et là, c'est vrai qu'il y a eu une transformation. Il y a toute une période de jeunes qui sont partis sur Rezé. Trentemoult a vieilli à cette époque-ci.

CL : Est-ce que ça a joué sur l'identité de solidarité ?

GB : Ça n'a pas joué sur l'impact. Où ça a commencé à jouer c'est quand les nouveaux sont arrivés. Les nouveaux sont arrivés. Je veux pas en dire du mal parce qu'il faut par regarder par derrière, il faut toujours regarder devant soi. Ils avaient une mentalité très différente. Et c'était difficile de... D'ailleurs on a très bien vu à l'époque où il y avait des associations qui se sont créées à Trentemoult quand même. Des associations qui étaient créées par les nouveaux Trentemousins. A l'époque, il y avait le Syndicat d'initiatives, qui avait été créé par mon oncle André, et la suite avait été prise par mon cousin Michel Soulas. Et il y avait eu une association qui avait été créée par les nouveaux arrivants, et moi qui était au milieu en tant qu'élue. Alors combien de fois, je leur disais : « *Faut réussir à s'entendre. Il faut que les associations travaillent ensemble.* » Mais il y avait toujours une arrière-pensée. On était un peu chauvin, hein ! Faut dire ce qui est : les Trentemousins, c'était des Trentemousins, hein. Et au fur et à mesure qu'on a vu les « *étrangers* », c'est pas du tout péjoratif, arriver, on s'est trouvé moins à notre place. Si bien que l'an dernier, il y a un... je ne donnerai pas son nom parce que ça ne serait pas sympa, il y a un nouvel arrivant sur Trentemoult et qui a pris des responsabilités. Et qui avait fait un article dans la presse, concernant Trentemoult, et qui a eu un terme qui nous a vraiment offusqué je peux dire. En disant que Trentemoult avait été un village malfamé. Alors on a très très mal réagi tous les anciens Trentemousins qui sont encore là. Parce que c'était pas un terme qui convenait. C'est vrai que Trentemoult était composé de marins, d'ouvriers, de dockers. Mais à côté de ça, il y avait aussi les capitaines au long cours. C'est vrai que le soir, il y en avait certains qui sortaient du café un petit peu éméchés, mais le lendemain, tout était terminé ! A tel point qu'il y en a un, un jour, qui avait été emprisonné parce que la veille il avait tapé sur son voisin pour des raisons X ou Y. He bien, il y avait eu une pétition de faite, à Trentemoult, tous les Trentemousins, pour qu'il puisse sortir de prison, parce que c'était pas normal qu'il puisse y être. Il y a toujours eu ce fond de solidarité. Alors quand on a lu que Trentemoult était malfamé, ça nous a pas plu du tout. A tel point que quand j'ai rencontré ce Monsieur, à une réunion en mairie, je l'ai pris à part gentiment. Je lui ai dit : « *Est-ce que vous vous êtes rendu compte de ce que vous avez dit ?* » Il arrivait de Couëron je crois. Mais Trentemoult à l'époque n'était pas plus malfamé que le bas de Chantenay, ou le [je ne comprends pas] ou ailleurs. C'était l'ambiance, c'était comme ça. On ne se sentait pas en danger. [Raconte sa conversation avec le monsieur].

CL : A quel moment ça a commencé à changer, dans les années 60 ou plus tard ?

GB : Plus tard, au fur et à mesure.

[0'33"40] – Les bals de Trentemoult

GB : Ce que j'ai oublié de vous dire sur nos distractions de jeunes filles, c'est qu'il y avait un bal à Trentemoult. Ça s'appelait « *Chez Bertin* », c'était le grand restaurant qui est aujourd'hui la Civelles. C'était une salle qui était à l'étage où c'était le rendez-vous, à l'époque, des aviateurs qui étaient sur

Château-Bougon, des marins qui étaient sur les bateaux dans le port, c'était un grand bal qu'il y avait le dimanche après-midi. Alors dès qu'on pouvait s'échapper, nous, même si on était un peu jeunes, on allait quand même au bal. On payait pas l'entrée. Parce que la patronne, comme elle nous connaissait bien, elle nous laissait rentrer. Alors on faisait une petite incursion, mais pas trop longtemps. Par contre le soir, où c'est la salle de restaurant en bas, maintenant c'était une grande terrasse où on dansait au son de disques. Alors là, toute la jeunesse de Trentemoult se réunissait tous les dimanches soir à danser sur cette terrasse.

CL : C'est là que vous avez rencontré votre mari ?

GB : Non, mon mari était à Trentemoult depuis de nombreuses années. Il avait deux ans de plus que moi. On se connaissait sans trop se connaître. Il avait son équipe de copains. Moi j'avais mon équipe de... on était cinq jeunes filles, on sortait tout le temps ensemble. On est restées toujours très très amies. Et on a la chance d'être encore cinq actuellement. Et à toutes les occasions, mariage ou autre, on se retrouve ensemble. Ce qu'il faut que je vous dise : tous les ans, on organise la fête des Trentemousins. On est un groupe de 60, où tous les ans, c'est la fête des Trentemousins, et on se réunit et c'est vraiment la joie de se retrouver. Il y en a qui sont partis en Vendée, ou ailleurs dans différents endroits, mais tout le monde est content de se retrouver ce jour-là, à cette fête.

[0'35"50] – Parcours professionnel

GB : A l'école, vous avez dû comprendre que j'étais un petit peu intrépide. Mais c'est vrai que j'avais toujours envie d'être en avant. S'il fallait aller sonner la cloche, j'étais toujours volontaire, bon, voilà. Si bien que c'est un trait de mon caractère d'être un peu battante. Donc j'ai fait mon école primaire à Alexandre-Plancher. Et ensuite, moi j'avais envie d'être institutrice. Donc à l'époque il y avait un concours à passer. Madame Plancher m'avait dit : *« Ecoute il faut que tu passes le concours pour entrer à l'école Vial à Nantes. »* Où ils formaient à l'époque, des dactylos, des comptables, tout ça. Il y avait une section couture ou autre mais ça ne m'intéressait pas. Et j'avais eu les deux examens. Alors oui, mais mes parents m'avaient dit : *« Ma p'tite fille, on aura pas la possibilité d'aller jusqu'à ce que tu sois institutrice, ce sera trop long. Puisque tu peux faire ta formation en trois ans en tant que comptable. »* Parce que ça m'intéressait bien aussi, mais enfin, bon. Donc je suis entrée à l'école Vial. J'ai appris la comptabilité, la sténodactylo. Et c'était un brevet qui équivaut aujourd'hui au bac. Que j'ai passé, que j'ai eu. Et puis ensuite, j'ai eu mes examens. Mais c'était pas pensable que je reste sans travailler parce que, pendant les vacances mes parents en avaient quand même besoin, ils étaient quand même modestes. J'ai épluché les annonces dans la presse et j'ai trouvé une place de vendeuse pendant la période des vacances. Donc je suis allée comme vendeuse pendant cette période de vacances.

CL : A Rezé ?

GB : A Nantes, rue du Château. Et en fait, ça m'a beaucoup plu et tout de suite ils m'ont donné des responsabilités dans les achats, dans la comptabilité, je faisais un peu de tout. Si bien que je suis restée là. Je suis restée là à travailler jusqu'au jour où... je sais pas si je dois le dire...

CL : Comme vous voulez.

GB : Bon, disons que suite à des gestes de mon patron, qui m'avaient énormément déplus, j'ai dit, je resterai pas. J'ai refait les petites annonces et je me suis retrouvée dans un autre magasin, rue Franklin, qu'était de style, qui était très bien, où on habillait les enfants disons... Et là, où j'avais aussi la responsabilité des achats, de la comptabilité, des stocks. Et ça me plaisait énormément parce que ... contact de la clientèle. Et puis, en parallèle, avec mon mari quand on s'est fréquentés, mes beaux-parents étaient artisans. Et tout de suite, je me suis mise à faire la comptabilité de mes beaux-parents. Après on a eu un enfant. Mariés, un enfant. Au deuxième enfant, j'ai arrêté de travailler tout en prenant la comptabilité de mes beaux-parents. Et puis mon mari s'est mis à son compte. Donc là j'ai été femme d'artisan.

[0'39"39] – Parcours politique

GB : Et un beau jour, en tant que femme d'artisan, un coup de téléphone de Monsieur Plancher, qui voulait mettre mon mari sur sa liste, parce que nous étions militants PS. On avait notre carte du parti socialiste.

CL : Comment c'est venu ?

GB : Moi je suis venue après mon mari. Mais mon mari était engagé déjà avec son père avant. Il était déjà engagé quand on s'est mariés et moi j'y suis venue donc après. Alors, là, Monsieur Plancher demande à mon mari d'être sur sa liste. Il dit : *« Moi je ne peux pas, c'est pas mes opinions en tant qu'artisan parce que je les affiche largement, mais j'aurai pas le temps. »* C'était l'époque où on commençait à penser un petit peu aux femmes. Et M. Plancher dit : *« Pourquoi pas ta femme ? »* Alors que moi j'étais occupée à autre chose. On m'a pas demandé mon avis, on m'a dit, pourquoi pas ? Et puis en fait, la réunion qui a suivi au niveau de la section, pour choisir les candidats à la candidature, bon ben, j'ai été choisie. Et c'est comme ça que j'ai été amenée à devenir conseillère municipale. Mon premier mandat, j'ai été déléguée aux personnes âgées. Et ça me plaisait énormément. Ayant été élevée par mes grands-parents, j'avais un culte des personnes âgées. Et ça m'a beaucoup plu. Et le deuxième mandat, j'ai été adjointe à l'action sociale. La première année, c'est 77, j'avais 40 ans, j'étais déléguée, pas adjointe ; adjointe en 83, à l'action sociale, qui comportait toute l'action sociale, qu'était différente d'aujourd'hui parce que c'est vrai qu'il y avait moins de charges, il y avait moins à faire qu'aujourd'hui. Mais de la petite enfance aux personnes âgées, c'était quand même assez lourd. Et ça me plaisait beaucoup. Et je continuais la comptabilité de l'entreprise avec trois enfants. Mais avant de m'engager, on a tenu un petit conseil de famille avec les enfants, et on leur a exposé la situation. Mon mari a dit : *« Voilà, maman voudrait s'engager, qu'est-ce que vous en pensez ? »* Parce que ça a toujours été comme ça chez nous. On a toujours en famille, choisi, délibéré, jusqu'aux couleurs des voitures, vous voyez ! Et puis ma fille, qui à l'époque avait 16 ans a dit : *« Maman, si tu veux, tu t'engages, moi je te promets, je m'occuperai de mes petits frères si besoin est. »* Elle était super. Et ça s'est très bien passé. Alors donc j'ai été adjointe à l'action sociale au deuxième mandat, et le troisième mandat également.

[0'42"32] – L'évolution de la mairie

GB : On a connu la construction de la nouvelle mairie. Déjà, le premier mandat on était dans la mairie principale ; après, moi j'étais au centre social, CCAS, du Château ; et après, la nouvelle mairie, là où on a tout regroupé.

CL : Et les services qui grossissaient aussi...

GB : Exactement. Les contacts avec les collègues étaient beaucoup plus étroits parce qu'on se retrouvait groupés. Mais les responsabilités ont augmenté aussi. Et puis, je sais pas comment dire l'évolution de... C'était encore, paraît-il ce qu'on ne retrouve plus aujourd'hui mais je n'ose pas me prononcer, je ne peux pas me prononcer pour quelqu'un d'autre... C'étaient encore des contacts plus amicaux, moins distants qu'aujourd'hui entre élus. Mais c'est vrai qu'il y avait peut-être... C'est vrai qu'on avait cette mentalité, nous. La mentalité de notre époque. Qu'on avait d'être plus solidaires, plus resserrés, plus... C'est vrai qu'au niveau politique, on avait chacun... mais bon. C'est vrai qu'on m'a dit que moi j'étais pas assez politique parce que j'avais trop de relations avec tous les partis. Mais moi ce qui m'importait, c'était le social, c'était d'apporter quelque chose, c'était de gérer ce secteur-là. Et je demandais pas à la personne qui venait demander son aide si il votait à droite, à gauche ou ainsi de suite.

[00'44"32] – Anecdote sur l'action sociale

GB : C'est dommage qu'on n'a pas le temps parce que j'aurais plein d'anecdotes à vous raconter par rapport à l'action sociale. Un jour, sur Trememoult, il y a une dame qui vient me trouver en me disant : *« Mme Blandin, on a un SDF qui est sur la place sous l'augette, on peut pas le laisser comme ça, apparemment il a passé la nuit, il est là, qu'est-ce qu'on en fait ? »* Evidemment, je suis allée voir et j'ai vu que c'était un monsieur qui était dans un triste état. Je suis allée chercher ma voiture, je l'ai ramené à la maison, je lui ai fait prendre une douche, je lui ai donné à manger. Et puis essayé de voir avec lui ce dont il... Et puis ma foi, il était complètement déconnecté, il savait plus, il racontait un tas de chose. C'était impossible de connaître sa situation. Je me dis : qu'est-ce que je vais en faire ? Je peux pas le laisser comme ça. Alors j'ai téléphoné à ce qui est maintenant les Orphelins d'Auteuil. Autrefois c'était un foyer d'accueil pour personnes qui étaient à la rue. Alors donc j'ai conversé avec le directeur. Il m'a dit : *« Vous me l'amenez. »* Alors je suis allée à ce centre-là. Le directeur dit : *« On va le prendre, on va voir ce qu'on peut en faire. »* Et puis j'avais pas eu de nouvelles. Et ça faisait peut-être deux ou trois mois qui s'étaient

passés. Et le jour du 1^{er} mai, j'ai trouvé dans ma boîte aux lettres, un brin de muguet avec un petit mot de remerciement de cet homme-là. He bien vous savez, ça, ça m'a marqué énormément. Je me suis dit : là, j'ai vraiment été utile à quelque chose.

[00'46"13] – L'évolution de la mairie - suite

CL : Quand une mairie grandit, est-ce que le lien avec les techniciens et les administrés est le même ?

GB : En tant qu'élue, j'ai eu davantage de relations avec la population. J'avais plus de pouvoir de communication. J'étais plus proche et j'avais davantage de gens de la population qui sont venus me demander des aides ou autre. Je pouvais davantage avoir une vue plus globale par rapport à la population. Les techniciens, avec les services j'ai toujours eu de bons contacts, j'ai jamais eu à me plaindre. Au contraire, si je demandais quelque chose, j'étais toujours bien reçue. Et on s'était plus rapprochés. J'ai trouvé moi, qu'on était plus rapprochés avec l'extension de cette mairie.

[00'47"48] – Les autres engagements

GB : Après mon troisième mandat, quand j'ai décidé d'arrêter, il était temps, il fallait faire la place aux jeunes. Et puis, comme on a dit, il y avait beaucoup d'évolution au niveau des services, des demandes, et tout ce qui prenait de l'extension avec Nantes-Métropole et tout ça. Il était temps que je parte. J'ai eu une année de vide. Enfin pas de vide parce que c'est là que j'ai déménagé de Trentemoult pour venir ici. On a vendu la maison qui était beaucoup trop grande à Trentemoult, pour venir ici parce qu'on voulait, pour notre retraite avoir une petite maison tranquille et assez bien. Et c'est là que Bouguenais avait déjà repéré que j'avais des relations évidemment. On est venu me chercher en disant : « *On a besoin de toi au niveau de l'association des Donneurs de sang. Il y a une place à prendre au conseil d'administration, tu verras, il y aura pas grand-chose à faire.* » Si bien que la première réunion, on m'a projetée trésorière-adjointe. En rentrant, je dis à mon mari : « *Trésorière-adjointe, je n'aurai pas grand-chose à faire.* » Il me dit : « *Tu t'es fait avoir, je connais la trésorière, dans trois mois elle déménage et elle s'en va.* » Si bien que je me suis retrouvée trésorière ! Six mois après, le président arrêta pour raison de santé et je me suis retrouvée présidente de l'association des Donneurs de sang. Et entre temps, j'avais été sollicitée par Jacques Floch, mon ex-maire, pour me proposer comme conciliatrice de justice. L'ancien conciliateur partait en retraite et, sur Rezé, il n'y avait plus de conciliateur de justice. Donc je reçois un jour un courrier de Jacques Floch, en disant : « *Je te propose de reprendre la suite de conciliatrice de justice de Monsieur Untel, qui part en retraite.* » Je dis non, ça c'est pas possible, j'ai pas suffisamment de notions de droit, alors il me dit : « *Si, si, il y a pas de raisons ; tu verras, c'est pas difficile, si je te propose, c'est que tu dois le faire.* » Alors j'ai été convoquée au Palais de justice par une magistrate, qui m'a posé un tas de questions. Elle a fini par me dire : « *Votre candidature m'intéresse énormément car vous êtes une personne qui est proche des gens, qui a une disponibilité.* » Disons que, de par mon passé, c'était ce qui l'intéressait, par rapport aux anciens conciliateurs de justice qui étaient en place, des anciens avocats, des anciens juristes, anciens ceci, anciens cela, mais qui n'ont pas forcément le contact humain. Donc j'ai été conciliatrice de justice trois mois après.

CL : Pendant combien de temps ?

GB : Pendant 10 ans. J'ai quand même lâché après. Et là, je suis toujours à l'association des Donneurs de sang. Alors j'ai quand même aussi été décorée de la médaille du Mérite national. J'avais été proposée par Jacques Floch.

CL : Vous connaissiez bien les maires ?

GB : Oui. Jacques Floch était un ami. Jacques et Colette. Ils avaient malheureusement un enfant qui était handicapé et ma fille Véronique, qui était éducatrice d'enfants handicapés, s'est beaucoup occupée de lui. Alors faut dire aussi que ça nous a rapprochés. De toute façon, on se connaissait déjà depuis longtemps. Et là, cette année, je viens d'être décorée de la médaille du Volontariat et du Bénévolat.

CL : Ça vous rappelle les croix quand vous étiez à l'école ?

GB : Ça me rappelle les croix ! Celles-là je les ai pas volées, on me les a attribuées.

[00'51"57] – Ce qui a le plus changé à Rezé

GB : C'est peut-être difficile à juger parce que ça fait 17 ans qu'on a quitté Rezé. Avant, moi, je dirais que ce qui a le plus changé, c'est l'habitat. On a eu des maires, maires et adjoints, comme Gilles Retière, qui a été adjoint à l'urbanisme et qui est maire maintenant, c'est un constructeur. Je trouve que c'est ce qui a le plus changé au niveau de... ce sont les constructions. Sinon, sur le plan politique, je ne peux pas avoir une idée par rapport à ce qui se passe actuellement. Mais c'est vrai qu'on a eu des périodes qui ont été très marquées par Monsieur Plancher, par Jacques Floch. Ça, ça a été des périodes qui ont été très très marquées. Est arrivé Gilles Retière, qui est un très bon maire, qui a hérité... Mais avec une autre façon de faire, ce qui est tout à fait normal. Avec sa personnalité, avec son... Mais Rezé a toujours été une ville très très solidaire et reste une ville solidaire.

CL : Et c'est une Bouguenaisienne qui vous le dit.

GB : Mais vous savez, de cœur, je suis toujours restée Rezéenne. Quand on est né sur Rezé... Et puis, vraiment, ça a vraiment été un hasard qu'on vienne atterrir ici. D'ailleurs, quand on a dit qu'on allait faire construire sur Bouguenais, on m'a dit : « *Oh là là, c'est pas vrai, tu t'en vas sur Bouguenais ?! Tu quittes Rezé, tu nous quittes.* » Ça a été un hasard qu'on a trouvé quelque chose qui nous convenait, qui était... mais je suis toujours Rezéenne dans le cœur. C'est tout à fait normal
